

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

Les courriéristes sont pour la mode ce que les astronomes — s'il est permis de comparer nos petites personnes à ces hauts bonnets de la science — sont pour le temps : non seulement elles ne se contentent pas de décrire le présent, ces audacieuses courriéristes ; elles ont encore la prétention de prédire l'avenir !... Mais gare à la critique s'il leur arrive de se tromper !

Dans tous les cas, nous nous risquons. — D'après certaines données, je crois pouvoir affirmer que les toilettes du soir seront, pour la saison prochaine, d'une élégance inattendue. Les perles de toutes les couleurs, les paillettes d'or, d'argent, d'acier, les riches broderies, les magnifiques étoffes lamées et brochées, seront les nouveaux éléments de succès et feront sensation.

Perrault, s'il était encore de ce monde, n'aurait plus besoin de l'imagination qu'il a mise dans ses œuvres pour décrire les toilettes merveilleuses de ses héroïnes ; en parcourant les salons parisiens, lorsqu'ils auront repris leur animation, il trouverait assez de princesses dignes de figurer dans ses jolis contes. Les *princes Charmant* seuls manqueraient à l'appel, quant au costume du moins !...

Voici donc ce qu'on vous prépare, mesdames, pour vos soirées de gala : des bandes de velours noir ou de couleur (coupées à la pièce) brodées de paillettes d'acier, d'argent, d'or, d'un effet très-brillant et qui constitueront de fort riches garnitures à poser sur du satin ou du velours.

J'en ai vu l'effet sur une robe de velours bleu, destinée, il faut le dire, à une princesse de sang royal ; des bandes de velours noir pailletées d'acier en entouraient tous les bords.

Il ne faut pas oublier les cuirasses de velours lacées derrière, toutes simples quant au corps, mais dont les manches en dentelle noire, avec transparents de satin, sont bouillonnées, puis rayées de bandes de velours étroites, couvertes de paillettes

d'acier ou d'argent. Les cuirasses sont de la dernière élégance.

Enfin, on m'a montré des dentelles et des tulles, noirs ou blancs, brodés de perles de couleur, formant de véritables fleurs au coloris naturel, ou contournant simplement les dessins de la dentelle, comme cela se pratique avec le jais.

Je ne manquerai pas de me tenir au courant de ces nouvelles dispositions de la mode pour en faire part à mes lectrices.

Une gracieuse abonnée m'écrit pour me demander des renseignements sur la voilette, ajoutant que nous n'en parlons jamais. Cela est parfaitement vrai, en ce qui me concerne, — il faut savoir reconnaître ses torts, — et j'avoue que je n'aurais peut-être jamais eu l'idée de m'en occuper, tant la chose me paraissait simple ! On ne porte, en effet, depuis longtemps déjà, que des bandes de tulle noir ou blanc, moucheté ou uni ; ainsi établie, cette voilette colle sur le visage, pour s'attacher ensuite, par une épingle, derrière la tête. Le *genre* veut même, pour les voilettes en tulle de soie, qu'on les noue simplement. Cette mode, cependant, ne convient pas aux femmes âgées ; une voilette garnie de dentelle leur sied mieux.

Pendant que je suis en train de répondre aux questions, je dois dire que les garnitures le plus à la mode pour la lingerie sérieuse, — j'entends par là les chemises de jour ou de nuit, les camisoles et pantalons, — consistent en plissés de nansouck ou de mousseline ; ce sont des bandes très basses

que l'on pose sur les bords de poignets, des cols, des manchettes, et en jabot devant. Les festons maintiennent leur vogue : on continue d'en voir partout.

Puisque j'ai commencé à parler des choses sérieuses, je ne veux pas manquer d'ajouter que les délicieux petits jupons de dessous en flanelle rose ou bleu ciel, festonnés ou garnis de volants et d'entredeux en valenciennes, commencent à se montrer dans les vitrines des maisons de lingerie, quoiqu'il



P. N° 227. — TOILETTE DE DEMI-DEUIL.

fasse encore bien chaud. La mode nouvelle veut que la valencienne soit plissée sur le jupon.

On fait en ce moment de charmants cols ouverts, rabattus, et manches assorties. C'est un genre renouvelé des Grecs, mais c'est un changement, et la mode n'en exige pas davantage.

Les tours de cou en surah et plumes font merveille; rien n'est plus coquet, ni plus seyant que ce mélange, qui est en même temps fort élégant.

J'ai vu, dans le même genre, des collets en velours, — celui des « conspirateurs » de *Mme Angot*, — entourés de plumes avec revers des manchettes assortis. C'est encore fort joli. Voilà des choses qu'une femme un peu adroite peut très bien faire elle-même; c'est une façon de se procurer une fantaisie à bon compte.

Le chapeau de feutre a fait invasion sur toutes les têtes; hommes et femmes, tout le monde en est coiffé! Les formes sont très variées pour ces messieurs; deux seulement et deux couleurs: genre *Huguenot* et *Cromwell*; couleur gris foncé ou clair. Ils ne sortent pas de là; on croirait que c'est un uniforme auquel ils se sont voués.

Le chapeau de feutre que *Mme Fromentin* porte dans la pièce à succès du *Gymnase*, *Gilberte*, fait tourner la tête à toutes les femmes qui le voient. Ses allures un peu crânes sont bien séduisantes, et puis il accompagne si bien la jolie toilette de l'artiste! Mais le moyen, s'il vous plaît, de porter des glands d'or dans la vie privée?

Une des plus gracieuses formes que je connaisse est le chapeau *Amazone*, — c'est moi qui le nomme ainsi. — Sa calotte un peu haute est arrondie au sommet; ses bords relevés sur les côtés. On le borde et on le garnit de velours, puis on ajoute une longue plume d'autruche, posée d'un côté pour retomber au milieu derrière, en côtoyant le haut du chapeau. Ce chapeau est plein de grâce coquette et convient à une jeune personne.

Le chapeau de « *Mme de Longueville*, » — nous avons notre *frondeur* aussi! — en feutre comme les autres, doit encore être placé dans la catégorie des jeunes. Charmant aussi, celui-là!

On assure, et je l'ai déjà dit, que l'on portera la capote cet hiver; c'est pour cela, sans doute, que les modistes se précautionnent de gros de Naples et de velours épinglé. On a commencé, l'année dernière, à faire des chapeaux exclusivement pour le théâtre; on continuera cette année, cela est certain, et le luxe des belles dentelles et des larges brides ne fera pas défaut. Le chapeau de feutre, malgré tout, ne perdra aucun de ses privilèges élégants, et l'on pourra se montrer partout, même au théâtre, ainsi coiffée.

Il y a une grande variété dans les garnitures de chapeau, non-seulement en fait de plumes, de fleurs, d'aigrettes et d'oiseaux de toutes sortes, mais aussi comme ornements de jais, de perles ou de métal. La mode est au clinquant sous tous les rapports!

L'éventail géant est remplacé par un éventail de grandeur moyenne beaucoup plus pratique et plus gracieux. La châtelaine si à la mode cet été pour le porter accroché à la ceinture, sera encore de mise durant la saison prochaine. On y joindra le flacon de sels, si commode au théâtre, en le suspendant par une chaînette au même crochet que l'éventail.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des planches dans le texte.

P. N° 227.

TOILETTE DE DEMI-DEUIL, toute en bel alpaga noir. — Le jupon, plissé devant, est encadré d'un couléssé, puis garni derrière de volants formant

traine. — Polonoise terminée par de petits volants, formant un tablier arrondi, et relevée sur les côtés derrière, où la jupe est drapée et nouée, pour retomber en larges pans. Les manches sont entourées dans le haut, puis coupées au milieu et garnies dans le bas, de coulissés bouffettes. — Petit vêtement sans manches et de forme vague, avec pli Watteau dans le dos, garni sur tous ses bords d'un couléssé et de plissés. La même garniture encadre en droite ligne les côtés du dos. — Chapeau en tulle et dentelle noirs perlés de jais.

G. N° 459.

COSTUME D'AMAZONE en drap, vu de face et de dos. — Jupe princesse, composée de six largeurs: une entière derrière, deux pointes de chaque côté, une devant coupée en tablier. Cette jupe est montée par des plis peu nombreux et très rapprochés, cousus à la ceinture par derrière seulement, avec un pli creux formant le milieu. — En donnant à la jupe de l'amazone 125 cent. de longueur devant, il faudrait lui en donner 150 à 190 derrière. — Corsage très ajusté (vu de dos), taillé à la façon des habits d'homme, avec un dos étroit terminé au bas par un postillon plat, plissé droit et encadré de velours. — Le devant du corsage, entouré dans le haut par un col d'homme, en velours noir, est fermé par des boutons de velours très petits, disposés entre deux liserés de velours; cette partie finit en pointe dans le bas de la taille; les devants du corsage se terminent par une petite basque plate, qui va rejoindre le postillon derrière. — Manches plates, légèrement serrées vers le poignet; parement d'homme, bordé de velours, et boutons assortis. — Le costume d'amazone comporte toujours un pantalon de drap tombant sur la bottine.

G. N° 461.

1. Col montant évasé, à pointes rabattues, en toile blanche.
2. Chapeau *page* en velours épinglé grisaille. La passe est ruchée, et le fond mou; une draperie en velours noir sépare ces deux parties et se termine derrière par un nœud à bouts tombants.
3. Colletterie ruchée, à jabot, en mousseline blanche, avec bords ourlés à jour. Cravate en foulard surah et nœud à la Colin.
4. Chapeau de feutre noir, à bords liserés en faille, garni en dessous d'une couronne de coques en ruban, terminée derrière par un nœud à bouts tombants. Grande plume, genre amazone, traversant la calotte et fixée au pied par une réunion de coques de ruban.
5. Collet *Marion Delorme*, en toile blanche, montant et rabattu, à coins coupés en carré, et large nœud de cravate.
6. Chapeau de velours marron, à bords liserés en faille havane; traverse et coques de velours et faille placées en dessous. Le fond, mou, est entouré d'un ruban clair noué derrière, mélangé de velours et dont les longs bouts flottants tombent sur les épaules. Touffe de plumes avec aigrette.
7. Corsage de dessous en fine percale. Le devant est garni d'une échelle de petits plis, encadrée par des boutons en étoffe et une broderie anglaise. Même broderie sur les bords supérieurs et à l'entourure des bras.
8. Sous-manche en toile blanche, à double cornet; l'un plissé sur le dessus, l'autre uni, tous deux montés sur un poignet.
9. Sous-manche en toile blanche; bouillon dans le bas soutenu par deux bandes boutonnées; cornet piqué à jour et plissé sur le dessus.

Description de la planche coloriée n° 1169 D.

1. Chapeau de théâtre ou de cérémonie. — La passe, baissée à la *Marie-Stuart* sur le sommet et formant bavolet tuyauté derrière, est couverte de velours bleu tendu; le dessous, en gros de Naples bleu lumière, tendu également, vient se rabattre en bourrelet sur les bords de la passe. Fond mou en gros de Naples. Guirlande de roses et brides nouées à la Colin derrière.
2. Chapeau *Tyrolien*, en velours pensée. — Haute calotte, avec large passe relevée d'un côté, doublée en turquoise lilas bouillonnée. Réunion de coques sur le côté, camélias rouges, feuillage en traine et brides de ruban nouées derrière.
3. Fichu en guipures brodées de perles bleues, entrecoupées de velours bleu, croisé devant et ajusté au dos par un chou de velours à longs bouts flottants.
4. Coiffure de dame âgée, en dentelle de Malines coquillées avec de longues barbes tombantes, garnie de plumes et de ruban gris perle. Touffes de roses en avant et en arrière.

5. Chapeau *Catalan*, en velours couleur noisette. — Calotte plate, à bords renversés, entourés d'un tour de tête en gros de Naples gris perle. Ruban gris perle associé à la plume, de couleur assortie, qui orne le côté de la calotte. Papillons en acier bleuté grimant contre la plume.

6. Corsage en foulard surah, bouillonné et traversé d'entre-deux en guipures. Col montant derrière, à bords festonnés.

Description de la planche coloriée n° 1173 B.

Substituée à la planche N° 1169 D. pour celles de nos abonnées qui nous en ont adressé la demande.

TOILETTES D'AUTOMNE (VILLE). — 1. Costume en cachemire et faille noirs. — Jupon, avec traîne en cachemire, entouré de deux groupes de volants formant le tour complet, et d'un troisième placé derrière seulement. — Tablier en cachemire, fixé derrière par des coques tombantes en faille, et garni de deux groupes de volants. Ces groupes sont ainsi composés : d'abord un premier volant froncé en cachemire, terminé par un plissé de même étoffe; ce volant, ainsi garni, est surmonté d'un plissé en faille, formant tête, avec deux ruchés en cachemire. — Le corsage, en cachemire, est brodé en plastron devant et derrière, puis orné sur tous les bords de plissés en faille et cachemire. — Chapeau de feutre noir, à bord renversé en diadème, garni de faille marron et de plumes assorties de couleur havane.

2. Costume en limousine, à fond gris et fines rayures multicolores, de teintes effacées. — Jupon à traîne peu sensible, entouré de larges biais posés comme des volants et terminés par des franges à grilles en laines assorties. — Polonaise blouse formant un long tablier et relevée derrière; les bords garnis de biais et de franges. — Confection d'un genre nouveau, en même étoffe, formant le mantelet derrière; col montant et collier de franges, terminés devant par un nœud. Les pans de ce mantelet sont larges comme des devants de tunique, et les côtés vont, en se drapant, se fixer au milieu derrière sous un motif en passementerie. Franges assorties sur tous les bords. — Chapeau de feutre noir, velours et branches d'acacia.

Description de la figurine coloriée L. n° 4.

Pour les abonnées de la 3^e édition.

TOILETTE HABILÉE. — Jupon ras-terre en faille écrue, garni au bas du tablier par un volant froncé à bords déchiquetés, surmonté d'un volant en velours marron, au-dessus duquel se trouvent un autre volant en faille et un bouillonné. — Tunique manteau en velours marron, à longue traîne unie, découvrant le tablier du jupon, avec un encadrement formé par un volant froncé et déchiqueté en faille écrue. Large ceinture à bords frangés, nouée et flottant sur le milieu du manteau. — Corsage en velours, avec colerette en faille; basques et postillon étagé, bordés de faille. Manches terminées par un volant déchiqueté et des barrettes en faille. — Chapeau assorti en velours et faille.

ECHOS DE LA MODE

Cette année aura vu éclore une foule d'étoffes nouvelles. Les robes devenant de moins en moins chargées de plissés, de volants, de garnitures et ne comportant plus des métrages insensés d'étoffe, on en revient à la fabrication de tissus plus lourds, ayant plus de consistance et de variété dans les dessins.

Ainsi de ces matelassés qui sont en vogue, étoffe très-épaisse, peut-être même un peu trop épaisse pour draper élégamment certaines corpulences féminines, mais habillant à merveille les femmes de proportions symétriques. Cette nouveauté ne peut s'employer que pour des robes très-longues et sans garnitures.

Il se fait de ces matelassés de toutes couleurs et de dispositions diversifiées, en dessin cachemire principalement.

Les étoffes de cravate, ainsi que les étoffes à grosses côtes et à gros grain, vont s'employer pour robes. Il en existe d'extrêmement jolies en *damas d'ameublement*.

On dirait vraiment qu'une guerre acharnée est déclarée à l'*uni*. Il est probable, toutefois, que tous ces articles ne tomberont qu'avec mesure dans l'application des robes de nos vraies élégantes; elles serviront plutôt à défrayer l'imaginative des artistes en couture qui vendent aux étrangers, en général et en particulier, pour l'exportation mexicaine ou péruvienne.

Cependant, il y a de l'originalité dans ces robes, et une fem-

me de grand air, de belle taille, de position sociale *régulière*, peut, sans trop de danger, se passer la fantaisie d'une toilette de ce genre, — à condition, le lendemain, de rentrer dans le sentiment d'une mise moins tapageuse: car l'élégante française, plus que jamais, tend à la simplicité riche. Elle sait qu'il existe à Paris deux catégories d'élégances, outre la sienne, — celle de l'étrangère, celle du théâtre, — et elle ne veut plus qu'on s'y trompe, en les confondant, comme cela se faisait il y a quelques années.

*
* *

Deux jolies toilettes qui ont traversé les salles consacrées l'Exposition de l'Union centrale au Palais de l'Industrie :

Une robe de faille gros-vert. Jupe plissée à gros plis derrière et brodée en tablier de guirlandes de feuillages, qui sur le corsage sont placées en forme de brandebourgs. Chapeau de paille caché par un fouillis d'œillets de toutes les couleurs.

Une robe de faille marron, à volants garnis d'une bande de cachemire de l'Inde fond blanc. Corsage s'ouvrant sur un gilet de cachemire; ceinture de cachemire autour de la taille et nouée bas sur le côté. Chapeau de paille d'Italie orné d'un voile safran attaché par deux roses pâles.

V. P.

REVUE MONDAINE

Depuis quelques jours, de par l'almanach, nous sommes en automne, la période opulente de l'année, et la vie châtelaine s'offre dans son épanouissement. C'est aussi la véritable époque non-seulement des déplacements de villégiature, mais des excursions lointaines: chasseurs et touristes sont en mouvement. Les paysages sont particulièrement radieux en automne; ils ont des poésies pénétrantes; c'est le temps des vendanges.

A l'heure qu'il est, en Bourgogne, en Touraine et dans le riche pays bordelais, les propriétaires de domaines sont à leur poste. En Bretagne, en Normandie, aux Ardennes, on chasse à tir et on s'occupe des préparatifs de la chasse à courre, de même que dans toute cette radieuse zone de campagnes qui longe la Loire, en comprenant Valençay, une partie du territoire de la Sologne et du Cher.

Il fallait, ainsi que le constate le *Sport*, l'attrait qui se rattache aux courses de la Société d'Encouragement pour qu'en ce moment quelques personnes du monde se fissent une obligation de revenir à Paris; mais, pour le grand nombre, l'effort n'était pas praticable: ils étaient trop loin ou trop engagés dans leur installation aux champs, en vue des visites que doivent leur amener les premiers jours d'octobre. Ainsi s'explique l'aspect clair-semé de l'assistance de l'enceinte du pesage, dimanche dernier, au bois de Boulogne. A peine si l'on y voyait une douzaine de femmes élégantes.

C'est à Biarritz qu'il faut être en ce moment pour se trouver dans un milieu de belles élégances, de joli monde et de monde aristocratique. La saison est à sa période la plus animée; les touristes affluent; le temps est radieux. On ne trouve que très-difficilement à se caser dans le pays; beaucoup se contentent d'habiter Bayonne d'où ils rayonnent sur Biarritz et sur Fontarabie.

Le prince Gortchakoff, fils du grand-chancelier de Russie, et sa femme — couple charmant — sont arrivés il y a quelques jours, ainsi que la princesse Bariatensky. On dirait que toute la Russie princière s'est donné rendez-vous sur cette plage. Le grand-duc Constantin se promène tous les jours à pied. Il est coiffé d'un chapeau de paille et porte un lorgnon à l'œil. Il

fait des visites à toutes ses belles compatriotes, qui sont en assez grand nombre.

Le matin, à neuf heures, on se réunit sur le bord de la mer; c'est l'heure du bain. C'est naturellement aussi une occasion de toilettes pittoresques; les femmes rivalisent entre elles; le coup d'œil est très-récréatif.

Les robes blanches sont très portées; elles sont agrémentées de ceintures de couleur. L'autre jour, Mme Rimsky en avait une qui lui seyait à merveille; elle était coiffée d'un chapeau de paille avec écharpe rouge. La princesse Mechersky, née Dolgorouky, était au bleu et blanc; la princesse Bariatensky, en blanc; Mme Ratazzi, récemment arrivée, et la comtesse Rudiger étaient également en blanc.

Le bain de mer, à Biarritz, est un spectacle très couru. Les beaux cavaliers s'assemblent sur la plage pour voir les dames prendre leurs ébats dans l'eau; leurs groupes sont nombreux; le grand-duc ne manque jamais de s'y montrer. Sa toilette du matin consiste en une jaquette bleu foncé et pantalon blanc. Le duc de Leuchtenberg, les Oldenbourg, M. Korsakow l'ainé, le prince Gortchakoff, le prince Bariatensky accompagnent régulièrement le grand-duc. Le frère du czar reçoit un chaleureux accueil; il est salué par tous, parfois même acclamé; on s'efforce de reconnaître, par d'aimables procédés, les bonnes façons, l'avenance, la politesse exquise dont il fait preuve envers tout le monde.

Il serait impossible que la Russie fût mieux représentée qu'elle ne l'est en ce moment à Biarritz. Tous les Russes qui s'y trouvent, en tête le grand-duc, semblent s'être donné un mot d'ordre: celui d'être beaux, polis et distingués. Les femmes sont délicieusement élégantes, belles et gracieuses.

Mlle de Lagrenée a reçu une montre des mains de la grande-duchesse Marie. C'est en souvenir du temps que sa mère avait passé avant son mariage auprès de l'impératrice-mère en qualité de demoiselle d'honneur.

Mme Ratazzi déploie un très grand luxe de costume. Elle et sa très jolie fille, une enfant de trois à quatre ans au plus, sont suivies à la promenade d'une jeune négresse, très gentiment et très pittoresquement attifée. Après le bain, toute la compagnie russe se réunit à déjeuner. Après le repas, on sort en voiture; plusieurs grandes dames ont des paniers fort bien attelés. De ce nombre, les Oldenbourg, la princesse Bariatensky et Mme Rimsky.

Si le matin on fait grande toilette pour aller au bain, le soir on se met en *négligé* pour se rendre au Casino; où l'on danse néanmoins et où l'on entend de bonne musique. Le grand-duc n'entre pas habituellement dans les salles du Casino, il se tient sur la terrasse, où il se promène en compagnie de quelques dames.

M. Eugène Chapus faisait remarquer l'autre jour, en parlant de la grande-duchesse Marie et de l'impératrice de Russie, qu'il y a une trentaine d'années, la princesse d'Orléans, l'auteur de la célèbre Jeanne d'Arc que possède Versailles, était la seule princesse en Europe, de lignée souveraine, qui se distinguât par un grand talent artistique.

Aujourd'hui, plusieurs princesses royales se font remarquer par des talents de premier ordre, dont voici la curieuse répartition. L'impératrice de Russie et la princesse Frédéric-Charles ont un mérite transcendant en peinture; la princesse de Galles est une grande pianiste; la reine de Hollande est un écrivain pur et elle fait admirablement les vers; l'impératrice d'Allemagne est d'une rare éloquence; l'impératrice d'Autriche, d'une beauté exceptionnelle; et la reine de Danemark, celle qui sait le mieux recevoir et diriger le train d'une maison.

P. de LUCENAY.

LA VIE PARISIENNE

Sous le chiffre cabalistique 15.555, un journal qui a la spécialité des demandes et offres d'emploi enregistre cette étrange annonce:

« Une dame veuve ayant train de maison, hôtel à Paris, maison à la campagne, voitures et chevaux, désire trouver un pensionnaire, homme ou femme, malade ou bien portant. »

Auriez-vous cru possible d'imaginer une pauvre femme, et pareille situation de fortune, à qui la société manque à ce point qu'elle offre asile à n'importe qui, fût-ce même à un malade?

* *

Autre singularité puisée à la même source:

« On demande une personne sachant bien le droit et écrire en gros caractères d'écriture. »

Écrire en caractères d'écriture: voilà un demandeur bien exigeant! Mais ce n'est rien à côté de l'accouplement bizarre qu'il a formulé.

Voyez-vous la tête du personnage à qui l'on demande:

— Êtes-vous un fort légiste?

Et quand il a répondu « oui » modestement:

— Maintenant, savez-vous écrire en gros?

* *

Un cynique.

Le PRÉSIDENT. — Vous avez déjà des antécédents judiciaires?

L'ACCUSÉ. — Oh! deux condamnations seulement... Ma famille a longtemps contrarié ma vocation.

* *

Du même au même (si ce n'est lui, c'est donc son frère). Il arrive entre deux gendarmes.

Le PRÉSIDENT (au prévenu). — Votre nom?

— Anastase Mouchu.

— Votre état?

— Récidiviste.

— Ce n'est pas un métier.

— Je n'en ai pas d'autre... car c'est la troisième fois que je comparais ici depuis dix ans pour le même motif.

A. Z.

LES VOYAGES OFFICIELS

Imitant l'exemple général, le chef de l'État a été chasser dans ses terres. Franchement, l'illustre soldat qui tient en mains notre tranquillité, sinon nos destinées, a bien mérité cet « instant de repos dans ces vertes campagnes ». Puisse-t-il lui « rendre sur le champ sa première ardeur! » comme il est dit dans *le Chalet*.

Je ne me rends pas bien compte des soucis du pouvoir; mais, mon Dieu! que je comprends bien ce qu'il doit y avoir de fastidieux quand on est dans l'obligation d'entendre quinze discours par jour et d'y répondre!

Devoir à part, trouvez-vous quelque chose de plus pénible?

La seule chose qui puisse consoler le maréchal, c'est que tous les princes ont dû passer par là.

L'empereur Napoléon I^{er}, qui n'était pas endurant, en a enduré bien d'autres.

Henri IV, dit le père du peuple, haïssait les longues harangues, et il s'était fait une spécialité de bons mots à l'usage des conseillers bavards.

« Monsieur, disait-il un jour à un capitoul, je sais les choses que vous m'allez dire, et ainsi me trouverais-je incivil si je vous donnais la peine de me les raconter. »

Le voyage du maréchal a manqué de l'élément comique qui apparaît toujours dans les tournées officielles.

Est-ce que le visage martial du vainqueur de Magenta impose, ou est-ce que la France devient moins naïve? Peut-être les deux causes réunies ont produit cet effet.

N'ayant rien de drôle à raconter sur la tournée en Bretagne, faisons un pas en arrière et citons cette anecdote empruntée à M. H. Arnoul.

Napoléon I^{er} passe dans un village, revenant de chercher sa seconde femme. Le maire et les populations se pressent sur son passage; il n'y a pas de discours, mais on a dressé un arc de triomphe en verdure et en fleurs; au milieu se pavane un écusson bleu, sur lequel un adjoint, poète et courtisan, a fait écrire par le peintre de l'endroit cette légende gracieuse, mais pleine de licences poétiques :

Il n'a pas fait une bêtise
En épousant Marie-Louise.

L'empereur va passer, il lève la tête, il fronce le sourcil, puis il se met à rire.

Tout le monde sait que, quand l'empereur daignait sourire, il donnait tout de suite une tabatière.

Cette fois, l'empereur n'en avait qu'une : il la garda; il ne prenait son tabac dans son gousset que dans les grands jours. Mais l'adjoint n'y perdit rien; il fut appelé à Paris, et le maréchal du Palais lui remit une boîte d'or de la part de son maître.

Et comme ce maréchal ne voulait pas être en reste avec un maire de province, il lui dit en souriant :

— Tenez, monsieur,

Quand vous y prendrez une prise,
Rappelez-vous Marie-Louise.

Il paraît qu'on rit beaucoup à la cour de la « repartie » du maréchal.

Mais, vous savez, on écrit si drôlement l'histoire!

Le roi Louis-Philippe, ou plutôt les rares tournées qu'il fit après 1830, ont aussi fourni leur côté comique.

A Dreux, où il était fort aimé, parce qu'il y était connu, la municipalité va au-devant de lui.

Coups de fusil, pompiers, arcs de triomphe, rien ne manque à la fête.

Discours du maire, réponse du monarque, tout marche à souhait.

Puis le roi dépouille sa grandeur, devient bonhomme et s'enquiert des intérêts généraux; enfin, avec sa grâce naturelle, il séduit tout le monde.

Voilà le maire électrisé qui tout-à-coup s'écrie :

— Ah! sire, la fête n'est pas complète. Quel malheur que vous n'ayez pas amené votre femme!

Le roi sourit, mais il ne donna pas de tabatière, ce n'était pas son tic; il se contenta de répondre :

— Hélas! monsieur le maire, je suis aussi désolé que vous; mais il fallait bien que quelqu'un restât pour garder la maison.

Il y a deux ou trois mille historiettes de ce genre sur le pas-

sage des princes. Je me borne à ces échantillons, en me félicitant que la dernière tournée officielle ne soit pas venue en augmenter le nombre.

Jules NORIAC.

THÉÂTRES

VARIÉTÉS. — Si les auteurs de *la Petite marquise* et de *Toto chez Tata*, MM. H. Meilhac et Ludovic Halévy, n'avaient pas fait preuve jusqu'à ce jour d'un esprit charmant et fécond, nous hésiterions à leur reprocher d'avoir donné, sous une autre forme, une nouvelle édition de ces deux comédies. *L'Ingénue*, en effet, est leur sœur cadette; elle n'a pas seulement la même origine, mais le même habillement. On n'y retrouve plus, à la vérité, la même abondance de saillies imprévues, mais c'est toujours une de ces intrigues un peu lestes qui gravitent autour d'une pointe d'aiguille.

Mme Céline Chaumont s'est heureusement trouvée là pour animer de sa vivacité et de son inépuisable entrain le rôle principal de *L'Ingénue*. MM. Dupuis, Baron, Cooper et Mlle Magnier ont fait de leur mieux pour les autres.

CLUNY. — *Les Bêtes noires du Capitaine*, comédie en quatre actes, de M. Paul Cellières, et *le Médaillon de Colombine*, un acte en vers, de M. Maurice Dreyfus, ont fourni au théâtre de Cluny, un spectacle à succès. Nous aurons dit de la saynète de M. Dreyfus tout ce qu'il convient d'en dire, en constatant que le sujet en est agréable, que les vers en sont très gais et bien faits, mais que les artistes les ont débités avec un peu trop de lenteur.

Les bêtes noires du capitaine Copernette, exhibées en public par M. Paul Cellières, ce sont les officiers de marine. Le fait est que ces messieurs de la flotte sont toujours venus, volontairement ou non, à la traverse de tous les événements importants de sa vie. Aussi n'en peut-il entendre parler. Cette antipathie justifiée sert de point de départ à toute une série de complications plus ou moins vraisemblables, mais pour la plupart marquées au bon coin de la comédie, que l'auteur a su conduire à bonne fin. Il l'a même fait avec assez de gaieté, de verve et de style pour que son début au théâtre mérite de fixer l'attention.

THÉÂTRE DES ARTS. — Encore un succès pour M. Paul Cellières! *Trente-cinq ans de bail*: c'est, en un acte, une agréable scène de mœurs bourgeoises, détaillée avec une grande délicatesse de sentiments.

Sous ce titre: *Revendication*, MM. Hubert et Christian de Trogoff ont fourni une œuvre plus longue, mais qui n'atteindra certainement pas un aussi grand nombre de représentations. Il n'en faut pas moins louer la direction d'avoir suivi son programme, en accueillant de jeunes auteurs qui prendront un jour leur revanche.

FOLIES-MARIGNY. — Heureux théâtre, qui a trouvé, dans la *Mimi Chiffon* de M. Paul Avenel, sa *Mariée du mardi-gras*! Une vraie pièce du Palais-Royal, gaie et amusante sans mauvais goût, spirituelle sans crudité, cela ne se rencontre pas tous les soirs, allât-on jusqu'aux Champs-Élysées. M. Gaspari a mis la main sur ce produit rare.

Joignez-y une jeune et jolie artiste, Mlle Jeanne Leduc, un comique qui fait chaque jour des progrès, M. Seiglet, et vous vous expliquerez le succès obtenu dès le premier soir par cette *Mimi Chiffon*.

Robert HYENNE.

PLANCHE G. N° 459. — DESCRIPTION PAGE 482.



COSTUME D'AMAZONE



G. Gouin

A. Leroy, imp. r. de la Harpe 66.

P. Depierre

1169 P

M. Goubaud & Fils Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue de Richelieu, 92.

Chapeaux de M^{me} Brunhes & Hunt, rue. Meyerbeer, 4.

Corsets de P. de Plument, r. Vivienne, 33. — Cuir et Colonne des Sultanes, r. Vivienne, 33.

Eau Gouloise de M^{me} V. Polouck, r. de Provence, 4. — Veloutine Viard, Place du Palais Royal, 2.

Entered at Stationers' Hall.

LONDON Ad. Goubaud & Fils 30, Henrietta Street Covent Garden W.C.



PLANCHE G. N° 461. — DESCRIPTION, PAGE 482.



MODÈLES DE CHAPEAUX & LINGERIE

Chapeaux de M^{me} de Bysterweid, (5, faubourg Saint-Honoré.

MAX RIGAULT

(NOUVELLE)

VI

Ce rival était un petit chien. Ne riez pas, car ce satané petit chien, gros comme la moitié de mon poing, tenait plus de place dans la vie de sa maîtresse que n'eussent fait une douzaine de tambours-majors. Il faisait d'elle tout ce qu'il voulait. L'amour n'est pas la raison ; j'étais jaloux comme un bœuf de ce petit chien maudit ; j'aurais voulu le massacrer, ce qui n'empêchait pas que, quand il descendait les matins dans la cour pour faire une certaine promenade, si j'avais osé, je lui aurais tiré mon chapeau.

Il s'appelait Marquis, et jamais chien n'avait mieux mérité son nom. Il était comme poudré, tout blanc et tout frisé. C'était un de ces petits bouts de chiens de la Havane, qui ressemblent comme deux gouttes d'eau à ces réductions de caniches de vingt-cinq sous qui font le bonheur des enfants, parce qu'ils ont une boîte à bonbons sous le ventre et qu'ils suivent très-bien, pour peu qu'ils aient une corde au cou.

Tel qu'il était, sa maîtresse l'idolâtrait. Dites-moi pourquoi les femmes sont toujours folles de quelque chose d'absurde ? Vous dire les soins que la princesse prenait de cet insecte serait impossible. On aurait juré qu'il n'y avait que lui sous le ciel. Il ne quittait pas sa chambre à coucher. Dès qu'elle ouvrait l'œil, c'était pour lui. Elle passait sa matinée à le peigner, à le bichonner, à lui débarbouiller les yeux, à lui faire sa raie, à l'emperlifoloter de cravates de toutes les couleurs, à lui nouer des nœuds et des rosettes dans les endroits les plus cocasses, et puis, quand elle l'avait bien accommodé, à le regarder avec des joies folles, à le dorloter, à lui parler dans toutes les langues, à le faire boire dans son verre, à le faire manger dans son assiette, à le bercer sur son cœur comme s'il avait été son premier né, à le cajoler, et, pour tout dire, à embrasser son affreux petit museau, comme si c'eût été le chef-d'œuvre de la création. Je puis me vanter d'avoir connu l'envie dans ce temps-là. Si, d'un coup de baguette, un génie avait pu me faire changer de peau avec ce Marquis-là, je ne serais pas capitaine de vaisseau depuis quatre ans et j'aurais dit : Dépêchez-vous. Dieu ! qu'on est sot quand on est jeune, et plus tard aussi !

La vérité est que ce petit Marquis était bête comme une oie, et qu'il n'avait ni cœur, ni esprit. Quand elle lui avait tenu les propos les plus tendres, comme ceux-ci : « Vous êtes un amour de chien-chien, vous ! Vous adorez votre petite maîtresse, n'est-ce pas ? Vous ne la quitterez jamais, vous ! Vous êtes son seul mari, vous ! Vous ne lui ferez jamais d'infamies, vous ! Vous êtes trop beau pour être méchant, vous ! etc., etc. » qu'est-ce que vous croyez que ce petit faquin de marquis répondait ? Rien du tout.

Le jour du déjeuner que je vous ai annoncé un peu trop tôt, et que j'ai peut-être laissé refroidir, savez-vous ce qu'elle s'était avisée de lui faire à son chien, de ses belles petites mains de fée ? Un bijou de bonnet de dentelles de point d'Angleterre, rien que ça, et elle l'en avait coiffé. Le marquis était enrhumé. Pauvre Marquis ! on lui donnait, de quart d'heure en quart d'heure, de la tisane, dans une petite tasse à thé, bien sucrée, bien sucrée. Il était couché sur un coussin de velours ; sa maîtresse le servait à genoux, s'il vous plaît, et lui demandait d'une voix doucineuse des nouvelles de sa santé. Vous croyez peut-être que le drôle était reconnaissant, et que, tout au moins, il léchait les doigts de sa bienfaitrice. Ah bien, oui ! pendant que la petite princesse s'attendrissait sur son sort et le mon-

trait avec componction à sa femme de chambre, à qui elle prétendait faire entendre qu'il était tout pâle. Monsieur Marquis osait grogner, et ses petits yeux noirs, pas trop propres, méchamment perdus sous ses soies blanches, semblaient dire, passez-moi le mot : « Mon Dieu, que cette femme-là m'ennuie ! »

C'en était là du bien perdu !

VII

J'enrageais à l'abri de ma jalousie, en contemplant ce touchant tableau, quand mes amis arrivèrent.

Le déjeuner fut très gai. On déjeuna tant qu'on put. On but du champagne à la santé des examinateurs qui m'avaient refusé, à celle de mon tuteur qui s'était amendé, à mes futurs exploits maritimes, à Christophe Colomb que je devais surpasser, etc., etc., et, au moment où j'y pensais le moins, et à ma très-grande inquiétude, car si mes persiennes étaient fermées, les fenêtres de ma voisine étaient toutes grandes ouvertes, le festin finit par un concert.

Parmi mes convives, il y en avait un que je n'avais pas vu depuis un an. Il avait passé cette année-là à l'école navale de Brest, et il me donnait l'étréne de ses vacances. C'était un petit gaillard qui ne doutait de rien ; l'œil vif, hardi, des cheveux de nègre, et le corps droit comme un piquet. Cet animal-là, qui était haut comme ma botte, avait une voix de baryton superbe et d'une incroyable puissance. On le savait, et on lui demanda au dessert tout son répertoire qui consistait principalement dans deux airs d'opéra-comique : l'air de *Zampa* : *Nargue du vent et de l'orage*, et celui des *Deux Reines* : *Adieu, mon beau navire*, alors dans toute leur vogue, et qui, d'ailleurs, furent jugés de circonstance.

J'écoutais, plus mort que vif, sa voix pleine et sonore qui remplissait la maison, toujours si muette de mon côté. Son succès fut complet. Ma société délirait ; il fut obligé de bisser et de rebisser ses deux morceaux, et nos camarades, enthousiasmés, tombèrent d'accord qu'à côté de lui, tout ce qui chantait sur nos scènes françaises ne faisait que déchanter. Mon petit diable de Léon ne demandait pas mieux que de les croire, et, sur la proposition des plus exaltés de la bande, il fut résolu qu'on allait se mettre incontinent dans plusieurs cabriolets, — les remises n'étaient pas inventées, — et qu'on irait, sans désemparer, demander au directeur de l'Opéra lui-même une audition. — « Car enfin, disaient nos amis, ensevelir une voix comme celle-là dans la cale d'un vaisseau, c'eût été un crime. »

Ce crime ne fut pas commis. Le hasard voulut que nous tombâmes ce jour-là sur un directeur d'Opéra en belle humeur. Il avait peut-être bien déjeuné lui aussi ; toujours est-il qu'au lieu de nous envoyer promener comme il eût pu se le permettre avec les étourneaux que nous étions, il accueillit très courtoisement notre proposition et fit *hic et nunc*, devant son chef d'orchestre qui se trouva là tout à point, chanter ses deux airs et quelques autres encore à notre ami Léon.

Cette séance mémorable et mon déjeuner valurent à la France un grand artiste de plus. Elle n'y perdit qu'un très petit marin qui n'aurait peut-être été bon qu'à chanter au dessert dans les temps calmes. L'arrêt du chef d'orchestre et de son directeur fut celui-ci : « Oui, monsieur a un instrument magnifique ; mais, comme il ne sait pas un mot de musique, il lui faut deux ou trois ans d'école. » Le directeur proposa à Léon de faire les frais de sa nouvelle éducation et de lui assurer pendant tout le temps qu'il étudierait une pension de mille écus.

Léon n'avait pas une vocation bien ferme pour la marine. Sa famille était nombreuse et presque pauvre. Il topa dans la main du directeur, signa un papier fort compliqué qu'il ne lut pas et se trouva le lendemain, en attendant la gloire et son premier

mois de pension, sur le pavé de Paris et sur mes bras. Le pauvre garçon, par un bon scrupule, ne voulait plus demander d'argent à son père, à qui ce revirement soudain dans sa carrière ne pouvait être, pensait-il, que très désagréable, au moins jusqu'au jour du succès.

Il loua une chambre tout près de ma maison. Il fut entendu qu'il déjeunerait chez moi tous les matins et que le soir nous dînerions partout, à mon compte.

Si Léon avait consenti à dévorer silencieusement les côtelettes de madame Béranger, tout eût été pour le mieux dans cet arrangement fraternel. Mais il n'en fut pas ainsi, et pendant quinze jours, tous les matins, sans exception, *Nargue du vent et de l'orage* et *Adieu, mon beau navire*, furent servis sans la moindre discrétion à tous les échos de ma grande cour.

C'était, chez moi, une véritable procession d'étudiants attirés par la nouvelle de l'aventure de Léon. Je crois que nos quatre amis firent défiler dans ma pauvre cabine la moitié des deux écoles. Une fois lancée, rien n'arrêtait plus la musique. Léon n'avait pas plutôt fini, qu'une nouvelle visite arrivait. Il fallait recommencer, il recommençait.

Ce qui me désespérait plus particulièrement, c'est que quelques-uns de ces messieurs amenaient sans façon des dames à ce concert.

La plupart de ces dames étaient des demoiselles un peu vives, très artistes et qui voulaient montrer leur belle voix à M. Léon. Faire taire une femme qui veut parler n'est pas chose facile ; faire taire une femme qui veut montrer ses talents, c'est une bien autre histoire. Je tremblais qu'elles ne fussent entendues, je tremblais surtout qu'elles ne fussent vues. Le bon genre dans le quartier était déjà de sortir en cheveux le matin. C'est moins prétentieux. Le mauvais côté de ce bon genre, que je ne me permets pas de critiquer, c'est que, même quand on est chez les autres, on a l'air d'être chez soi.

Cette quinzaine fut pour moi un martyre. Ce que je déployai de génie, moi d'ordinaire peu inventif, pour réussir à ne pas ouvrir une seule fois, mais là pas une seule, mes persiennes à ces dames et à ces messieurs, est incroyable. Un jour je disais qu'il y avait des malades dans la maison. Le pair de France était mourant ! Le lendemain j'affirmais qu'un des deux professeurs de la Sorbonne qui l'habitaient était un ami de mon tuteur, chargé par lui de me payer ma pension, et que ma pension s'arrêterait net si le nez d'une artiste se montrait à ma fenêtre. J'en vins à déclarer que j'avais pris en entrant dans mon appartement, et sur papier timbré, l'engagement de considérer mes fenêtres comme des murs. « Quel ours ! » disaient à leurs amis ces dames en s'en allant. Jem'en moquais pas mal, par exemple !

Heureusement le petit Léon n'avait pas la reconnaissance de l'estomac : le seizième jour, il ne parut pas. J'en fus réduit à manger quatre côtelettes ce jour-là, au lieu de deux. J'en aurais mangé dix, tant j'étais heureux de n'avoir plus dans les oreilles *Nargue du vent et de l'orage*, et surtout *Adieu, mon beau navire*, que j'avais pris en une grippe particulière.

J'ajouterai, pour en finir avec mon baryton, que je ne le revis plus que six ans après, dans la *Favorite*, et pour mon argent, à Madrid, où il avait un vrai succès sous le nom de Léo.

Je l'applaudis de tout mon cœur comme le public.

Avait-il trouvé un meilleur gîte quand il me planta là ? Son directeur lui avait-il fait quelque avance ? Je ne l'ai jamais su, et ce fut toujours le moindre de mes soucis. — Ce qui m'importait, c'est que ma maison eût enfin retrouvé son calme et son cant.

Alors, me direz-vous, pourquoi nous contez-vous ça ? Attendez.

VIII

Madame Béranger n'avait pas vu d'un bien bon œil tout ce

tapage. C'était une personne à principes. Quand elle comprit que c'était fini, elle daigna m'en féliciter : « Monsieur n'est pas pour mener cette vie-là, disait-elle, et je savais bien que ça ne pouvait pas durer. »

Dans son contentement de me voir rentré dans l'ordre, elle devint un jour expansive et elle me dit, avec le plus grand air de mystère, qu'une jeune dame de la maison l'avait questionnée la veille sur le compte de la personne qui habitait l'appartement voisin du sien, dont les fenêtres étaient toujours fermées.

Madame Béranger fut assez bonne pour ajouter qu'elle avait donné sur moi les meilleurs renseignements et que la jeune dame avait été satisfaite d'apprendre que j'étais un jeune homme aisé, de bonne famille, doux comme un mouton, et rangé comme une fille.

J'étais plus mort que vif en l'écoutant.

Il est vraisemblable qu'elle s'attendait à être questionnée à son tour. — Mais elle comptait sans l'émotion qu'elle venait de m'apporter. Je restai muet comme un poisson. J'aurais pu crier, mais articuler un mot ! non.

Quand elle fut partie et que je me trouvai tout seul dans ma chambre, je crus que j'allais avoir un coup de sang. J'étouffais, j'avais besoin d'air. Je sortis comme un fou, sans cravate et sans chapeau, et je me mis à courir tout droit devant moi pendant deux ou trois heures, sans débrider, dans ce bel équipage. Je ne commençai à respirer que sur la terrasse de Saint-Germain, où mon instinct et le besoin de grand vent avaient fini par me conduire.

Ce qu'il y avait de plus clair dans mon affaire, c'est que j'avais une faim dévorante. Je mangeai comme un loup au pavillon Henry IV, et je repris à pied la route de Paris. Quand j'arrivai, je n'étais pas calmé, j'avais envie de recommencer, mais la nuit était venue. Je rentrai chez moi sur la pointe des pieds.

Ma voisine était à son piano et chantait l'air d'attente de Suzanne dans les *Noces de Figaro*, de Mozart. — Je ne sais rien de plus délicieusement tendre que cet air qui n'a qu'un défaut, celui de n'être pas en situation. Ce n'est pas de ce ton-là qu'une Suzanne dit qu'elle attend un perruquier, ce perruquier fût-il Figaro ; Roméo, sous le balcon de Juliette, ne s'exprimerait pas autrement. — Ce chant divin m'ouvrit la poitrine. Je me mis à pleurer. — « Imbécile, me dis-je quand cela fut fini, c'est aux anges que chante ce cœur-là ; pourquoi penserait-il à toi ? La princesse a fait deux ou trois questions sur ton compte à madame Béranger, comme elle lui aurait demandé des nouvelles du temps, et rien que pour avoir l'air de vouloir bien dire deux mots à une portière et de n'être pas trop princesse. »

Je dormis là-dessus tant bien que mal.

Mais ce fut bien une autre affaire quand le lendemain, — c'était un jeudi, vers les quatre heures, — madame Béranger m'apporta une enveloppe qui sentait bon et qui contenait une lettre imprimée par laquelle ma voisine invitait son voisin à vouloir bien lui faire l'honneur de faire partie de ses samedis. Une phrase courte, écrite à la main et très-simplement tournée, était ajoutée à ce billet d'invitation pour excuser, par le voisinage, le sans-çaçon dont on croyait pouvoir user dans cette occasion.

Un autre que moi en recevant cette épître aurait sauté de joie jusqu'au plafond, aurait embrassé madame Béranger, lui aurait donné une pièce de cinq francs et proposé un tour de valse. Il se serait par là-dessus payé un joli dîner, et aurait, après, éprouvé le besoin de montrer sa gloire sur le boulevard des Italiens aux lions et aux lionnes qui ont l'habitude d'y faire leur quart.

Il n'en fut point ainsi de moi. La foudre serait tombée à mes pieds que je n'eusse pas été plus stupéfait. J'étais consterné.

Dès que je fus seul, je me plaçai en face de mon miroir. J'avais besoin de me revoir, — je me trompe, — de me voir pour la première fois, de savoir enfin comment j'étais construit et si j'étais quelqu'un qui pût se montrer sans inconvenance.

IX

Cet examen me jeta dans un désespoir que ne comprendront bien que ceux qui auraient le besoin imprévu d'être des Antinoüs et qui n'en sont pas.

Je me trouvai pis que laid. Je me trouvai monstrueux. Je me trouvai impossible !

Et j'avais bien raison.

Le tumulte de mon cerveau avait son reflet sur ma large face. Ma grosse tête ronde m'apparut comme un boulet rougi au feu. Mes yeux sortaient durement de leur orbite en se regardant avec colère. Mes cheveux en brosse se dressaient sur ma tête comme des piquants de porc-épic ; mon front était sillonné de grosses veines. Mes oreilles pourpres, presque saignantes, se détachaient de chaque côté de mon crâne comme les paracrottes de la capotte d'un cabriolet, ou comme les deux anses de ces gros vases égyptiens couleur de brique qu'on déterre dans les pays lointains pour nos musées. Ma barbe noire, courte, drue, terminait tout cela d'une façon rude et brutale.

Ma vue se voila ; un sanglot sortit de ma poitrine. Je me jetai sur mon lit en m'écriant : « Laid, laid, je suis laid ! Ah ! malheureux ! ne te montre pas. »

P.-J. STAHL.

(La suite au prochain numéro.)

LA ROBE JAUNE DE CÉLIMÈNE

Ce n'est pas à nos lectrices qu'il est besoin d'apprendre quelle importance s'attache pour toutes les femmes à la question de la toilette. — N'est-ce pas la toilette, avec son art suprême, sa distinction, ses secrets, ses mystères, et aussi ses inventions ingénieuses ou ses audaces heureuses, qui forme le principal arsenal de la coquetterie féminine ?

Mais c'est surtout pour les reines de théâtre que cette question prend une importance capitale. On a vu le succès d'un rôle dépendre d'une mise plus ou moins réussie, plus ou moins gracieuse, originale ou brillante. Les actrices en renom, placées par le prestige de la scène sur une sorte de piédestal, sont souvent appelées, d'ailleurs, à tenir le sceptre de la mode. On conçoit donc que les questions de costume, d'atours, de contours et d'ajustements tiennent dans leurs préoccupations une place si considérable.

Un des plus curieux exemples de cette influence exercée par une brillante comédienne sur les caprices changeants de la mode, c'est l'histoire de cette fameuse robe jaune que Mlle Mars exhiba pour la première fois à l'une des reprises de la *Gageure imprévue*, de Sedaine, et qui fut tout un événement.

On sait que l'incomparable Célime donnait le ton au *high-life* féminin d'alors.

Un jour qu'elle était en représentation à Lyon, elle vit arriver le matin, à son hôtel, un des premiers fabricants de la ville.

— Mademoiselle, dit-il, voici l'objet de ma visite, et pardonnez-la-moi. Vous pouvez faire ma fortune.

— Moi, monsieur ? J'en serais fort aise, mais par quel moyen, je vous prie ?

— C'est d'accepter cette pièce d'étoffe.

Disant cela, il la déploya sur une table. C'était un velours

épinglé, couleur jaune. Mlle Mars crut avoir affaire à un fou.

— Mon Dieu, dit-elle d'une voix un peu émue, que voulez-vous que je fasse de cette pièce de velours ?

— Une robe, mademoiselle. Lorsqu'on vous l'aura vue, tout le monde en voudra une pareille ; c'est ainsi que se fera ma fortune.

— Mais, monsieur, jamais personne n'a porté une robe jaune.

— C'est pour cela ; il s'agit de la mettre à la mode. Ne me refusez pas, mademoiselle, je vous en supplie !...

Pour se débarrasser des importunités du marchand, Mlle Mars promit ce qu'il demandait.

Revenue à Paris, elle montre la pièce de velours épinglé à sa couturière. Celle-ci la trouve de qualité supérieure ; mais faire une robe jaune, jamais... au grand jamais ! Puis, elle réfléchit qu'après tout l'essai serait original, et que d'ailleurs tout est permis à Mlle Mars.

On fait donc la robe, et on la destine à la *Gageure imprévue*, qui succédait, dans la représentation, à *Nicomède*, joué par Talma. Mlle Mars s'habille : sa toilette achevée, elle se regarde et pousse des cris d'horreur.

— Caroline, faites venir le régisseur ; que l'on remplace la *Gageure imprévue* par une autre pièce ! Je ne veux pas paraître avec cette horrible robe jaune.

Grand émoi dans le théâtre et parmi les acteurs réunis au foyer. Talma écoute le récit de ce qui se passe ; il sourit et monte en toute hâte à la loge de Mlle Mars. L'illustre tragédien possédait à un haut degré la science du costume ; on ne l'ignorait pas et sa parole faisait autorité. En le voyant, Mlle Mars désigne la robe.

— Regarde, dit-elle, n'ai-je pas l'air d'un canari ?

— Tu es ravissante tout simplement. Ta toilette est du meilleur goût ; elle va admirablement à ton visage, à tes beaux cheveux noirs, à tes yeux étincelants. Le jaune sied aux brunes.

— Tu me dis cela pour me déterminer à jouer.

— Sur l'honneur, je répons du succès de ta toilette ; elle est originale. Ce n'est pas d'un canari que tu auras l'air, mais d'une topaze. N'es-tu pas le diamant de la Comédie-Française ?

Décidée par l'opinion de Talma, Mlle Mars entre en scène, non sans inquiétude. Les lognettes sont dirigées sur elle ; un murmure flatteur circule dans la salle, on applaudit, on s'écrie : « Ah ! la délicieuse toilette ! »

Le lendemain, les élégantes voulaient toutes être habillées en velours jaune épinglé, comme Mlle Mars. Quelle aubaine pour le marchand de Lyon qui avait la spécialité de ce velours ! Sa fortune était faite.

Gabriel MONAVON.

UNE HÉRITIÈRE, S'IL VOUS PLAÎT ?

(NOUVELLE)

— Suite. —

Nature naïve, trop naïve peut-être, quelque peu indolente, volontiers, le dimanche, le jeune Maclou trinquait avec les amis ou faisait à l'occasion danser les filles dans les *assemblées*. Mais c'était là tout. Le garçon, en somme, était sobre, honnête, travailleur. Quelque chose à dire sur la famille, peut-être ? On s'arrêta à cette supposition : mais on eut beau grimper à l'arbre généalogique des Maclou, on ne trouva rien, sinon que le grand-père paternel d'Onésime avait eu à subir un commen-

cement de poursuites pour fait de chasse en temps prohibé, poursuites qui avaient dû s'évanouir devant la preuve éclatante d'un *alibi*. Le garde-champêtre verbalisateur était myope. En désespoir de cause, la gent curieuse et malveillante se rabattit sur la situation de fortune des Maclou. Ils avaient des dettes, sans doute ? L'héritage était grevé ? Mais les recherches faites à ce propos n'amènèrent d'autre découverte que celle-ci : les Maclou étaient bien au-dessus de leurs affaires ; leurs propriétés étaient vierges de toute hypothèque.

Aux yeux de bien des gens, la déveine persistante d'Onésime n'en resta que plus mystérieuse, plus inexplicable.

Nous avons dit ce qu'il en était.

III

— Faut avouer, dit un soir Jacques Maclou à son fils, que le mariage ne te réussit pas beaucoup. Pourtant, tu ne peux pas rester célibataire ; il faut en finir.

— Mais, avait objecté Onésime, — que l'insuccès de ses tentatives décourageait au moins autant qu'il pouvait contrarier les vœux de son père, — on a le temps de voir venir ; quand on n'a pas encore la trentaine...

— A ton âge, reprenait Jacques, j'étais marié et père de famille, et ta mère, ma pauvre défunte au jour d'aujourd'hui, te berçait sur ses genoux.

— Oui, oui, ajoutait Brigitte, qui ne désirait rien tant que de voir au platôt des petits Maclou des deux sexes grimper sur les siens, il faut aviser, mon neveu. Ton père se fait vieux et moi-même je me sens baisser... je ne puis plus lire sans lunettes... il faut une femme à la ferme dont la direction va t'être confiée... une femme forte : quand je dis forte, je veux dire une femme de tête, une héritière surtout... Tourné comme tu es, avec les avantages qui te seront faits au contrat je ne m'explique pas... en vérité, les filles d'aujourd'hui sont bien difficiles.

— Mais, ma tante, hasarda Onésime...

— C'est bon.

— Il faut être aveugle pour ne pas reconnaître ton mérite, mon garçon, reprenait Jacques ; mais, à dire vrai, il y a un peu de ta faute si tu ne réussis point.

(Geste de dénégation d'Onésime.)

— Ces jours derniers, reprenait Jacques, je me suis occupé de toi, et pour une femme forte, comme la veut ta tante, je crois avoir trouvé une femme forte, sans compter qu'elle vous aura du bon bien au soleil. Il s'agit de la fille d'un ami à moi, Baltazar Marteau, de Bréauté. Il est convenu que tu iras dimanche ; je ne dois pas t'accompagner ; on connaît mes dispositions à ton endroit. Si tu conviens, comme c'est probable, l'affaire sera aussitôt conclue. On t'attend pour déjeuner à midi. A midi ! Ne manque pas l'heure : Balthazar aime que l'on soit exact, et je me suis laissé dire que Grégoire Trumeau, que tu connais, le cadet au gros Trumeau, de Beuzeville faisait un doigt de cour à Noémi.

— Ah ! elle s'appelle Noémi ? fit Onésime.

— Un joli nom, observa la tante, un nom biblique.

— Soit, fit Onésime, j'irai.

IV

Huit heures sonnaient au coucou de sa chambre quand, le dimanche suivant, Onésime sauta hors de son lit,

Le soleil flamboyait, le pré verdoyait, et la route, courant à travers les colzas d'un jaune vif, déroulait au loin son ruban poudreux. Perchés sur les pommiers d'alentour, les oiseaux, bardes ailés, exécutaient un concert que ne dirigeait pas M. Padeloup. Cette matinée si splendidement ensoleillée parut

d'un bon augure à Onésime, qui, de sa fenêtre, sourit un instant à la campagne souriante.

Cette fois, il mit à s'habiller plus de temps qu'il n'en mettait d'ordinaire. Neuf heures allaient tinter quand, debout devant un semblant de glace, il procédait encore à l'arrangement de sa cravate, une cravate de couleur voyante et qui nécessairement devait fixer les regards de Noémi. Quant au costume, de couleur foncée, il était tout battant neuf et sortait de l'atelier d'un tailleur en réputation du Havre. Des bottes neuves, un chapeau noir de feutre mou également neuf, rehaussé d'une plume noire en aigrette, complétaient son accoutrement. Ainsi vêtu, et muni du bâton de cornouiller, qui lui servait de canne de voyage, Onésime descendit, serra la main de son père qui deux fois déjà lui avait crié de se hâter, de sa tante qui crut devoir lui faire force recommandations, et se mit en route.

Soit qu'il eût été préoccupé, soit qu'il n'y eût pris garde, Onésime n'avait pas répondu au sourire en manière de salut que, du seuil de sa porte, lui avait adressé une jeune fille de dix-huit ans à peine, fraîche comme une pomme d'api, blonde comme l'épi mur.

Il y avait pourtant bien des choses dans ce sourire, joyeux et triste à la fois, et un observateur aurait pu y découvrir un intérêt marqué pour celui à qui il s'adressait, puis un autre sentiment peut-être...

Qu'était cette jeune fille ?

C'était Marthe Bridoux dont le père était mort depuis environ trois ans et qui, restée seule avec sa mère et un frère plus âgé qu'elle, aidait à faire valoir à bail un bout de métairie. Jolie, nous croyons l'avoir dit, et de plus honnête et laborieuse, ce qui ne gâte rien, telle était la jeune Marthe, proche voisine des Maclou et au sujet de laquelle Jacques disait parfois, hochant la tête : « Pas un pouce de terre au soleil ! » et Brigitte d'un ton légèrement dédaigneux : « De beaux yeux, du profil, de la fraîcheur, mais pas d'herbages ! »

Ceux qui ont visité ce coin de la terre normande appelé le « Pays de Caux » savent combien la campagne est charmante d'aspect : vallons gracieux, parfois pittoresques ; frais herbages, bouquets d'arbres semés en plaine, couronnant des hauteurs ou couvrant le versant des ravins au fond desquels court une étroite prairie, si verte qu'on dirait un fleuve vert ; fermes avec toutes leurs dépendances, c'est-à-dire avec bâtiments accessoires, verger à pommiers, jardin, etc., le tout clos d'une haie vive taillée avec soin, ou entouré de bourrelets de terre plantés d'arbres et constituant ce qu'on est convenu d'appeler la *masure* ; de loin en loin, une pointe de clocher, émergeant du sein d'un bois ou d'une agglomération d'arbres vigoureux et annonçant que là se trouve un village.

Demandez au premier venu le nom du village ainsi entrevu, ou plutôt deviné, il y a gros à parier qu'il vous répondra par un nom se terminant en *ville* ou en *tot*.

Adolphe CHEVASSUS.

(La suite au prochain numéro).

REVUE DES MAGASINS

Fai fait comme tout le monde : je suis allée rendre visite au *Comptoir des Indes*, j'ai vu et admiré les tissus en laine récemment arrivés.

On ne peut rien imaginer de plus beau que ces cachemires en véritable laine de Kaschmyr ; ils sont d'une finesse et d'une souplesse incomparables, et ils arrivent, sous le rapport du coloris, à une délicatesse dont on ne peut se faire d'idée. On en trouve dans toutes les nuances.

Le *Drap du Thibet* est une magnifique étoffe fabriquée avec la laine des chèvres du Thibet ; bien plus épaisse que le cachemire, elle est particulièrement propre à être portée dans la saison où nous entrons.

Une des façons les plus heureuses d'employer le cachemire des Indes, c'est de le mélanger à la faille. Sur un jupon de soie, par exemple on la

terne les plissés de soie et de cachemire; on y joint une seconde jupe en cachemire, entourée de plissés en faille; enfin, la cuirasse se fait en cachemire, et les manches en soie. Lorsqu'on a soin d'assortir les tons en camaïeu, on obtient de ravissants résultats.

Le cachemire de laine du *Comptoir des Indes* a 1 m. 20 et 1 m. 25 de large; le drap du Thibet a 1 m. 25 et 1 m. 30: il y a de la ressource avec une pareille étoffe, et si le prix en paraît tout d'abord un peu élevé, on change bien vite d'avis lorsqu'on se rend compte de la petite quantité qu'il en faut, comparativement aux étoffes ordinaires, qui mesurent en moyenne 0,60 cent. seulement.

Il sera d'une haute élégance de porter des blouses en cachemire des Indes blanc pour les réceptions du soir; elles seront brodées ou non, garnies de dentelles ou de simples plissés en crêpe lisse, ou bien encore on les terminera par un feston en *point de rose*. Ces blouses se mettent sur un corsage décolleté, avec des manches en tulle ou en dentelles partant de l'épaule; puis elles sont relevées sur un jupon en velours. C'est tout à fait nouveau.

Le *Comptoir des Indes* envoie *franco* les échantillons de ses merveilleuses étoffes à toute personne qui en fait la demande, pourvu que l'adresse soit ainsi conçue:

AU COMPTOIR DES INDES, entrepôt général des tissus de l'Inde, 129, boulevard Sébastopol.

— La femme se révèle par son chapeau, et c'est par là qu'on la juge à première vue: aussi doit-elle y attacher une certaine importance et choisir, pour être irréprochablement coiffée, une *experte* en cet art délicat.

Mmes BRUNHES et HUNT répondent parfaitement à tout ce qu'une femme élégante et mondaine peut souhaiter sous ce rapport: personne ne sait aussi bien qu'elles transformer une forme, la redresser, l'abaisser, l'aplatir, la bomber, lui donner un aspect coquet; nulle autre ne *chiffonne* plus gracieusement un tulle, une étoffe quelconque, ne place plus crânement une aigrette. Leur gracieuse imagination ne leur fait jamais défaut. Un chapeau, chez ces dames, ne ressemble pas à un autre chapeau: leurs modèles, selon les circonstances, sont tantôt d'un aspect sombre et sévère, tantôt d'un éclat et d'une fraîcheur des plus séduisants; ou bien c'est un froufrou indescriptible, un aimable assemblage de plumes, de dentelles, de velours, de fleurs, formant un tout d'une harmonie et d'un goût parfaits.

Parmi les nouvelles coiffures que Mmes Brunhes et Hunt ont bien voulu me montrer dans leurs salons de la rue Meyerbeer, 4, je citerai un ravissant *Fra Diavolo* en feutre et velours gros vert, avec plume amazone; un *Catalan* très-réussi; un *Flamand* en velours noir, à bords renversés, garni en dessous d'une draperie en velours, avec nœud papillon et roses naturelles devant et derrière, puis de larges brides en tulle de soie blanc. Un adorable chapeau *Duchesse* m'a complètement séduite par son allure aristocratique, ses dentelles blanches et sa plume bleue ombrée.

Mmes Brunhes et Hunt font de délicieuses coiffures pour diners, soirées et théâtre, sur lesquelles les perles et le tulle brodé de paillettes jouent un rôle important... mais il est encore un peu tôt pour en parler longuement.

— La maison de commission LASSALLE ET C^e (25, rue Louis-le-Grand) a depuis longtemps le privilège de fournir aux femmes élégantes qui sont éloignées de Paris leurs toilettes. La maison Lassalle publie, chaque saison, un prospectus qui contient le détail de toutes les nouveautés les plus distinguées; elle expédie ce prospectus *franco* à toutes les personnes qui lui en font la demande.

Avec un égal empressement elle fournit des explications sur les costumes en vogue; nous pouvons affirmer qu'on y trouve un avantage très sérieux comme *prix*, comparé à celui des couturières ou maisons de confections en renom. La maison LASSALLE n'adopte que les modèles de haute distinction, elle a des formes et des patrons qui sont exclusifs. Toutes ses fournitures ont le cachet du grand monde et aucune mode excentrique n'est propagée par son entremise.

Nous engageons donc les femmes élégantes de province et de l'étranger à demander le prospectus pour la saison d'hiver 1874, qui donnera les renseignements que nous ne pouvons consigner ici et sera certainement un puissant motif pour les engager à confier leurs acquisitions à la maison LASSALLE.

Adresser les demandes à la *Maison de commission Lassalle et C^e*, 25, rue Louis-le-Grand, Paris.

SPÉCIALITÉS

Il n'y a pas de beauté véritable, quelle que soit la régularité des traits, sans la pureté et l'éclat du teint, qui donnent au visage un rayonnement de jeunesse et de santé. On peut l'obtenir si on ne le possède déjà, en puisant à pleines mains dans la *Corbeille fleurie* de MM. PINAUD et MEYER.

Eaux de toilette pour lotions diverses, crèmes froides, poudres de riz, pommades pour l'entretien de la chevelure, vinaigres aromatiques, essences et parfums pour le mouchoir, sachets et sultanes pour le linge, etc.

Mais dans tout cela, il y a un choix à faire, et c'est ici que se présente la difficulté; le même cosmétique ne convient pas également à toutes les

carneations: une peau sèche aime l'huile, une peau grasse n'en veut pas. Pour bien faire aussi, il faut adopter un même parfum pour les différents articles. La mode est aujourd'hui aux douces senteurs laissant de côté toutes ces odeurs pénétrantes et *entêtantes* que la *fashionabilité* pronait il n'y a pas encore longtemps.

Hâtons-nous de profiter de cet heureux accès de bon sens et mettons-nous à la *violette de Parme*, dont la maison Pinaud et Meyer sait si bien tirer parti. On trouve chez elle (30, boulevard des Italiens) une excellente série de produits exclusifs de parfumerie aux *violettes de Parme*, dédiés au monde élégant.

— Nous ne sommes plus au temps où l'on brûlait les sorciers; j'aurais grand peur, sans cela, pour la peau des détenteurs de l'*Eau gauloise*! Ce produit magique tient, en effet, du sortilège; voyez plutôt! L'*Eau gauloise* ne se contente pas d'être une teinture parfaite; c'est aussi une excellente lotion qui fortifie le tube capillaire et donne au cheveu une vitalité parfaite. On a donc ce bénéfice extraordinaire, en s'en servant, de conserver ses cheveux longtemps et avec leur couleur naturelle.

Avant d'employer l'*Eau gauloise*, il faut avoir le soin de bien peigner et brosser la tête, qui doit être dans un état de propreté extrême; on passe alors dans les cheveux une petite brosse imbibée de ce liquide réparateur, en insistant sur les racines; puis on peigne de nouveau les cheveux, afin que ceux-ci, en se divisant, soient également mouillés. Puis il faut les laisser sécher pour se coiffer ensuite comme à l'ordinaire. La chose est bien simple pour les hommes, leurs cheveux étant courts; quant aux dames, elles doivent employer de préférence l'*Eau gauloise* le soir avant de se coucher.

Le dépôt central de l'*Eau gauloise* est rue de Provence, 4, chez Mme V. Rolende; mais on en trouve des flacons chez presque tous les parfumeurs.

M. D'A.

NOTRE GRANDE PRIME

Nous rappelons à nos abonnées que nous sommes en mesure de leur offrir, par faveur absolument spéciale et exclusive, la machine à coudre la *Silencieuse*, de MM. Pollack, Schmidt et C^e, non plus au prix élevé de 250 francs, qui est le prix de vente dans leurs magasins et dépôts, mais moyennant 150 francs, emballage compris. Par suite de cette importante concession, à laquelle nos abonnées seules ont droit, on peut dire que la machine à coudre est réellement mise à la portée de toutes les bourses.

Ajoutons que, pour nos abonnées de Paris qui voudront profiter de cette occasion unique, nous avons obtenu de M. Poullien, ingénieur et agent général de MM. Pollack, Schmidt et C^e à Paris, que deux leçons leur soient gratuitement données. A celles de la province, des instructions complètes seront adressées avec la machine. A toutes, enfin, il sera délivré, pour une durée de cinq ans, un bon de garantie nominal, extrait d'un registre à souche et portant le numéro d'ordre gravé sur la machine.

Il suffira à nos abonnées, pour pouvoir profiter dès à présent de l'importante faveur qui leur est accordée, de nous adresser en un mandat sur Paris, au nom de MM. Ad. Goubaud et fils, la somme de 150 francs, moyennant laquelle la *Silencieuse*, emballée avec soin, leur sera immédiatement expédiée par la voie qu'elles nous indiqueront.

Nous pouvons également offrir à nos abonnées, moyennant 40 francs, emballage compris, la MACHINE A MAIN, dont le prix de vente est de 75 francs. Avec cette machine à un fil et à point de chaînette, on peut exécuter tous les travaux de famille. Chaque machine est accompagnée d'un tourne-vis, d'une burette à huile, de deux guides à ourler, d'un guide à soutacher, d'un guide à coudre droit, et d'une instruction illustrée indiquant la manière de s'en servir. Il suffit donc, pour recevoir cette machine tout emballée, de nous adresser la somme de 40 francs en un mandat sur Paris à notre ordre, ou en billets de banque français.

AD. G. ET FILS.

COMPTOIR DES INDES, FOULARDS, Boul. Sébastopol, 129.

L. ROUVENAT ✱, Joaillier, 62, rue d'Hauteville.

Ad. GOUBAUD et Fils, propriétaires-gérants.